

# LES PLONGEURS DE L'ANTIQUITÉ

**Le divin Glaucos — La cloche d'Alexandre — *Urinatores* au combat — Scyllias et Cyana — Travailleurs sous-marins de l'Antiquité — Cagoules et bottes de cuir — Le hareng saur de Cléopâtre.**

On trouve au musée du Louvre dans la salle des antiquités égyptiennes une figurine aux lignes pures qui représente une nageuse, jambes jointes et bras tendus, poussant devant elle un canard — ce canard évidé dans sa partie supérieure, jouant le rôle d'un récipient à cosmétique. C'est la fameuse *Cuillère à la nageuse*. Les spécialistes expliquent que l'artiste avait voulu styliser et féminiser l'image classique en ces temps-là du chasseur qui, pour mieux approcher à portée de flèche les canards du Nil, nageait en se dissimulant derrière un appeau de bois ou d'argile creuse, peint aux couleurs de la nature.

Une vieille légende indienne raconte que les guerriers qui campaient jadis aux abords de la Chesapeake utilisaient un procédé identique pour capturer les oies et les canards de la baie au moment des grandes migrations de l'automne. Les plus habiles des chasseurs, oints de graisse de bison pour échapper au froid, dédaignaient l'arc et la flèche et s'emparaient du gibier en plongeant et en le saisissant par les pattes.

*Cuillère à la nageuse, bois et ivoire. Égypte, XIV-XIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., XVIII<sup>e</sup> dynastie.*



Tout récemment on pouvait voir sur le bassin d'Arcachon, par de sombres matins d'hiver lorsque souffle le vent du nord, annonciateur de passage d'oiseaux migrateurs, d'étranges chasseurs vêtus d'un habit de caoutchouc, nageant à la rencontre des canards prudemment regroupés au milieu du plan d'eau et poussant devant eux comme leurs prédécesseurs égyptiens et indiens un appeau de bois aux couleurs affriolantes qui leur servait de paravent. Signe notable de progrès, ou de décadence, ils avaient un fusil posé sur un petit radeau recouvert de joncs.

Ces réminiscences n'ont pas pour but de célébrer la pérennité de cette vieille et mortelle connivence qui rapproche les hommes et les canards depuis des temps immémoriaux, mais de montrer, au travers de curieux télescopages dans le temps, que le fellah des Ptolémées, l'Indien de la baie de Chesapeake et le braconnier gascon, confrontés au même problème, l'ont résolu tous les trois, à des millénaires d'intervalle, exactement de la même manière.

Poussés par le besoin de nourriture ou simplement aiguillonnés par l'instinct de chasse, les hommes n'ont pas hésité à entrer dans l'eau.

### *La préhistoire de la plongée*

Et tout permet de penser que dans la nuit de la préhistoire, il y a quelques millions d'années, lorsque nos lointains ancêtres descendirent des arbres et se redressèrent sur leurs membres inférieurs, les mêmes pulsions ont agité leur esprit, quels qu'aient été la forme de leur crâne ou la couleur de leur peau. Il est probable que très tôt ils furent attirés par l'eau — l'eau calme et rassurante des fleuves et des lacs cernés par la forêt, l'eau de la mer aussi dont la masse grondante, oscillant aux rythmes sidéraux, offrait à leurs yeux médusés une image de l'infini.

Il leur fallait échapper aux grands carnassiers qui les traquaient dans les plaines et face auxquels les malheureux devaient se sentir si frêles et désarmés ; les femelles portant leurs petits ont dû craintivement trotter dans l'écume des rivages et se réfugier dans la mer encore tiède. La mer, l'eau, c'était le salut. Ils ne savaient pas que longtemps, bien longtemps plus tard, Freud dirait que l'océan symbolise l'image de la mère, donc de la sécurité...

Sous leurs pieds ils ont trouvé des coquillages, des petits crustacés, des algues et ils s'en sont nourris. Lorsqu'ils ont appris à fixer des éclats de silex au bout de leurs bâtons, rien

n'interdit de penser qu'ils ont harponné les poissons qui fuyaient devant eux et se dissimulaient dans les trous des rochers. Rien n'interdit de penser également qu'un jour ils ont essayé de voir de plus près ce qui se cachait derrière ce fascinant miroir liquide, qu'ils ont mis la tête dans l'eau et qu'ils ont commencé à nager.

On a coutume de jalonner l'histoire de l'homme d'événements tels que la maîtrise du feu, le durcissement des pieux à la flamme, la taille du silex, puis la forge du fer, du bronze... Chacune de ces étapes a marqué un changement dans le comportement de l'espèce humaine. Cela, les ethnologues le prouvent, mais ils n'ont jamais pu établir à quel moment nos lointains ancêtres ont pour la première fois pénétré l'élément aquatique, élargissant du même coup, et de manière considérable, leurs possibilités de survie. La raison évidente est qu'il ne peut subsister la moindre preuve matérielle. La raison en est peut-être aussi que cet événement, que l'on voit de manière abstraite comme une étape de l'évolution, était tout simplement inné chez l'homme des temps primordiaux. « Poissons déchus », nos ancêtres velus sont peut-être revenus inconsciemment à la mer, source de toute vie, d'où leur lointain lignage du précambrien était sorti en rampant, haletant de ses branchies qui n'arrivaient plus à extraire suffisamment d'oxygène de l'eau croupissante des marais saumâtres et qui allaient progressivement, de mutation en mutation, se transformer en poumons.

C'est peut-être au fil des âges que s'est développé dans l'espèce cet instinct contradictoire d'attraction et répulsion mêlées pour l'onde mouvante, que l'on croit ancestral mais qui ne serait en réalité qu'une dégénérescence.

Tout cela n'est que jeu de l'esprit. On ne possède en fait aucun renseignement, aucun indice sur les rapports que l'homme a entretenus avec la mer à l'aube de son histoire. On ne sait pas quand et comment il a franchi pour la première fois le miroir des eaux et découvert comme Alice un monde caché où règnent d'autres lois.

*Le divin  
Glaucos*

En revanche, on a des idées plus précises en ce qui concerne l'Antiquité, en particulier l'Antiquité méditerranéenne. Pas de preuves matérielles, certes, ni d'indices archéologiques à proprement parler, mais des légendes orales, des fresques et des écrits.



*Dieu marin, statère  
en argent de la cité  
grecque d'Itanos  
(Crète), vers  
375-350 av. J.-C.*



*Taras, nu, assis sur  
un dauphin et  
tenant une pieuvre.  
Statère en argent de  
la cité grecque de  
Tarente (Calabre)  
vers 490 av. J.-C.*

Les légendes sont les enluminures de l'histoire. Elles ont fait au cours des siècles le bonheur des peuples et ont nourri leur imagination qui par ailleurs et en d'autres temps les avait engendrées. Leur fonds commun est un mélange de merveilleux qui échappe au domaine rationnel et de trivialités concrètes de la vie quotidienne. Pour l'historien, l'intérêt de ces légendes d'inspiration populaire tient au fait qu'elles ne sont pas issues d'une génération spontanée. On peut difficilement imaginer que la trame du récit ou du chant psalmodié des premiers conteurs des temps passés n'ait pas eu, au départ, une assise réelle, dérivée d'événements authentiques, parfois anodins, même si au fil des siècles la licence poétique, l'imagination ou tout simplement le goût de l'exagération des peuples du soleil ont transformé et enrichi la tradition orale d'une floraison de symboles et de mythes qui déroutent, au bout de tant de générations, nos esprits cartésiens.

Gilgamesh fut un héros épique assyrien qui, nous dit un poème célèbre, était aussi à l'aise dans la mer que sur la terre. En quête de l'immortalité, il plongea dans les eaux de l'océan pour y chercher l'algue de jouvence. Il la trouva ; mais un serpent, instrument des dieux qui n'aiment pas ceux qui osent braver leurs lois, qu'ils s'appellent Prométhée ou Gilgamesh, la lui ravit. Il ne connut donc pas la vie éternelle.

Dans le droit fil de cette légende, on trouve dans la mythologie crétoise la chanson de geste de l'immortel et divin Glaucos. Il prit part à l'expédition des Argonautes et tenta, redoutable entreprise, de séduire Scylla la gardienne du détroit de Messine qu'Homère, ne mâchant pas ses mots, appelle « la terrible aboyeuse ».

Glaucos était pour les Crétois le Plongeur-Dieu. Il était capable de passer sans aucune difficulté de l'état de terrien à celui d'être aquatique. Par quels secrets procédés ce fils adoptif de Poséidon arrivait-il à descendre et remonter du fond des océans ? L'histoire ne le dit pas.

L'histoire, en revanche, nous parle d'un autre grand plongeur devant l'Éternel qui, étonnante coïncidence s'appelait aussi Glaucos. Elle les confond parfois en raison de cette homonymie. Mais il s'agissait bien de deux personnages différents. Le second était grec et natif d'Antedon ; son nom, « Glaucos », était peut-être un surnom qu'il s'était attribué en hommage au demi-dieu crétois. Il était plongeur de profession, fort habile, dit-on, et s'adonnait comme tant d'autres à la pêche des éponges, des murex, du corail et autres merveilles de la



*Statue en bronze de  
Poséïdon, repêchée  
au large du cap  
Artémision, Grèce.  
460 av. J.-C.*

mer. Il aurait vécu une vie paisible et anonyme si, un jour, il n'avait été par hasard témoin d'un phénomène curieux qui allait le faire entrer dans la légende.

Il venait de rentrer de la pêche, portant un filet rempli des poissons capturés dans la nuit, et se reposait adossé à un rocher à quelque distance du rivage. Le filet posé au sol s'entrouvrit et les poissons se répandirent sur le tapis d'herbes qui poussait en ces lieux. Soudain, alors que leurs yeux étaient déjà vitreux, que l'éclat de leurs écailles commençait à se ternir et que leur mort n'était plus qu'une question de minutes dans la chaleur naissante du soleil, un frémissement agita leurs nageoires et ils revinrent à la vie. Le prodige fut que, de frétilllements en reptations et sauts vigoureux, les poissons quittèrent ce lit d'herbes où ils avaient mystérieusement puisé une extraordinaire énergie et retournèrent droit à la mer. Glaucos, frappé de stupeur, avait assisté à l'incroyable événement et son mérite fut de savoir relier correctement les effets et la cause. Il comprit que l'herbe en question possédait des vertus magiques. Il en

mangea. Il « mâcha de Circé l'herbe amère », nous dit Homère, et il devint un autre homme, comme si un sang nouveau coulait dans ses veines. Une irrésistible pulsion l'attira vers le rivage où venaient mourir les vagues et il entra dans la mer qui allait devenir son nouveau royaume. Les sucres de la plante mystérieuse avaient fait de lui un homme aquatique. Poséidon l'accueillit avec amitié, dit-on, et lui offrit une immortalité qu'il passa dans les profondeurs bleues, apparaissant parfois dans l'écume des grèves où les humains cloués au sol reconnaissent son torse aux muscles noueux qui n'a pas changé depuis Praxitèle et sa longue barbe ondulante à la brise qui a pris avec le temps les couleurs changeantes de l'émeraude.

Quelle est la part de vérité dans cette légende qui a fait pendant des siècles le tour de la Méditerranée, et quelle est cette herbe aux vertus extraordinaires qui en est le point central ?

Les archéologues, les botanistes n'excluent pas qu'il puisse exister dans le monde des plantes ou des algues une variété dont les effets sur l'homme nous soient inconnus (sans aller bien sûr jusqu'au don d'immortalité ou celui de vivre sous la mer !) ont cherché assidûment un fil conducteur qui aurait permis à des conteurs imaginatifs d'extrapoler et d'embellir la réalité. Ils n'ont rien trouvé.

Récemment quelqu'un a évoqué le chanvre indien. On savait déjà qu'il armait le bras des assassins stipendiés d'Asie Mineure et que, marié au soufre, il déliait la langue des pythies qui, dans leur « divin délire », rendaient les oracles au temple d'Apollon.

Cette hypothèse intéressante conférerait au haschisch un brevet d'honorabilité et de poésie !

Les vertus de Glaucos, une herbe mystérieuse aidant, lui ont ouvert toutes grandes les portes du royaume de la mer. Son histoire est édifiante parce qu'il n'était qu'un pauvre pêcheur d'éponges et c'est pour cela qu'elle a captivé les foules de l'Antiquité, au même titre que celle des bergers bibliques qui devinrent des rois.

Dans la mythologie on trouve aussi des rois qui se transformèrent en pêcheurs d'éponges, ou du moins qui osèrent s'aventurer sous l'eau. Cela prouve s'il en était besoin à quel point la Méditerranée, la mer par excellence, était alors au centre de tout le monde antique, carrefour des voyageurs, des guerres, carrefour des idées et des civilisations, des religions, du commerce. Elle pénétrait profondément la terre de Grèce, battait au pied de ses montagnes et venait lécher les quais de ses cités, elle faisait partie de son patrimoine comme les

oliviers, les cistes, les lentisques, les champs de blé et les « ciels de gloire »... Il était donc normal que les princes d'alors aient le goût (et le sens politique) de sacrifier aux plaisirs ou aux rites de la communion avec la mer : Thésée, fils d'Égée, par exemple, roi légendaire d'Athènes, héros entre les héros, vainqueur du Minotaure, fut un plongeur reconnu. On dirait aujourd'hui : homologué.

Le musée du Louvre a acquis en 1871 la fameuse coupe de Coéré découverte à Cervetri, en Italie, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce vase de terre porte la signature d'Euphronios et la décoration intérieure est du peintre Micon. Elle représente les exploits sous-marins de Thésée. Celui-ci vient d'émerger ruis-selant et, debout sur la tête du dieu Triton, protégé par la main d'Athéna, il reçoit d'Amphitrite la couronne des héros — une couronne faite de plantes aquatiques. Quelle place occupent ces plantes aquatiques dans l'allégorie ? S'agit-il à nouveau « de Circé, l'herbe amère » aux vertus magiques ? Nul ne sait.

Quittons le monde de la légende pour entrer dans celui de la réalité quotidienne de l'histoire. L'histoire s'écrit sur la base de textes ou de représentations picturales ; et il est vrai que tout au long de l'Antiquité on peut, ici ou là, avec infiniment de patience et parfois d'imagination dans l'interprétation des écrits, trouver de belles histoires de plongée sous-marine.

### *Le tonneau d'Alexandre*

Une question se pose. Pourquoi les hommes, alors, cherchaient-ils à pénétrer sous la surface de la mer ?

Il est réconfortant de répondre qu'une des premières motivations a sans doute été la simple curiosité. À ce titre, la plongée d'Alexandre est maintes fois citée. Cela se passait en 325 avant J.-C. Alexandre était sur le chemin du retour de son expédition en Inde et campait avec son armée sur les rives du golfe Persique. C'est là, dans cette mer d'émeraude, qu'il serait descendu jusqu'au fond (une dizaine de mètres) enfermé dans un « tonneau de verre » suspendu à un câble. Certains auteurs disent : « dans un tonneau de bois recouvert d'une peau d'âne enduite de cire d'abeille ». L'anecdote est sans doute vraie, mais le « tonneau » n'était certainement pas en verre. Il devait s'agir en fait de l'ancêtre de la cloche de plongée que décrit Aristote sous le nom de *corimpha* et que les Latins appelaient *lebetae*, ou chaudron.

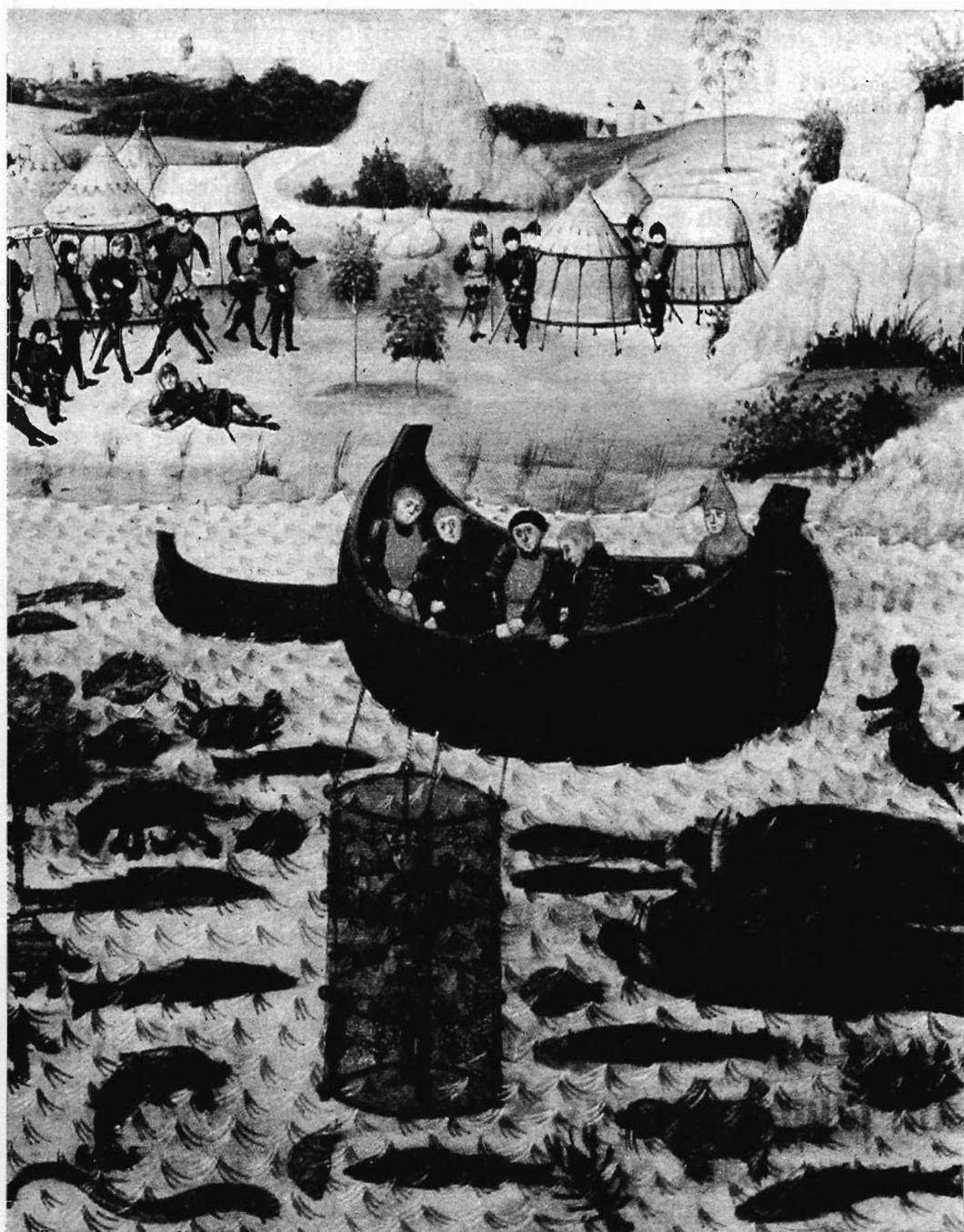
*Ci-contre : La  
cloche d'Alexandre.  
Miniature du  
XV<sup>e</sup> siècle.*

C'étaient des récipients en métal ou le plus souvent en bois, de forme plus ou moins cylindrique, ouverts à leur partie inférieure et dans lesquels un homme debout pouvait prendre place. Que le fameux tonneau ait été recouvert d'une peau d'âne ou non importe peu, mais cette précision apporte cependant une touche de véracité à l'anecdote, car à l'époque on utilisait souvent des peaux de vache enduites de poix pour assurer l'étanchéité des récipients de bois. Pourquoi alors une peau d'âne ? Sans doute parce qu'en 325 avant J.-C. on rencontrait plus d'ânes que de vaches sur les bords du golfe Persique et que le charpentier d'Alexandre, en fait celui de Néarque, grand amiral de la flotte, avait pris ce qu'il avait trouvé... !

Lorsqu'on déhalait, depuis le pont d'un navire, ce tonneau sous la mer en veillant, grâce à un lestage judicieux de sa base, à maintenir l'ouverture horizontale, l'air contenu dans le récipient ne s'échappait pas. Sous l'effet de la pression l'eau montait, mais à une dizaine de mètres d'immersion elle n'atteignait que le ventre du passager en position verticale et celui-ci pouvait respirer à son aise dans la partie haute. Alexandre a raconté après son retour en surface qu'il avait vu des animaux étranges et d'une taille monstrueuse — tel ce poisson aux dents menaçantes qui de la tête à la queue avait mis un temps infini à défilé devant le tonneau. À moins que la faune marine n'ait bien changé depuis cette époque, ce qui est douteux, il est permis d'affirmer qu'Alexandre avait une imagination fertile ! Il est possible qu'à travers les parois de son habitacle il ait pu voir néanmoins quelque chose si celui-ci était doté de hublots, ce qui est imaginable puisque, à cette époque, le verre fondu existait déjà. Ce verre n'était pas transparent, mais translucide. Bien que chargé d'impuretés, il laissait passer la lumière et permettait donc d'apercevoir sinon des objets ou des êtres dans leur réalité, du moins des formes imprécises. Cela expliquerait la terminologie employée par le narrateur pour décrire le « tonneau de verre » d'Alexandre. Usant d'une licence poétique courante à l'époque, il aurait confondu une partie de l'engin avec le tout...

*Océano-  
graphes  
antiques*

Qu'Alexandre ait été un homme curieux des choses de la nature et qu'il ait eu un jour, entre deux opérations de guerre, l'envie de savoir à quoi ressemblait le fond de la mer, cela n'étonnera personne, mais il n'était certainement pas le seul.



Aristote, qui était son contemporain et son maître, s'est penché avec beaucoup d'attention sur le monde sous-marin, sur sa faune, sa flore et sur les moyens de le pénétrer. Il a remarqué entre autres choses que la salinité et la température de l'eau de mer étaient plus élevées en surface qu'en profondeur. Il a décrit avec autant de soin qu'un zoologiste actuel près de deux cents espèces vivant dans le bassin méditerranéen. Quatre siècles plus tard, Pline l'Ancien poursuivait son œuvre et écrivait : « Eh bien, par Hercule, dans l'océan aussi vaste soit-il, il n'existe rien qui nous soit inconnu et, fait vraiment merveilleux, les choses que la Nature a cachées dans le fond des océans nous sont les plus familières. »

Il est vrai que le savoir et le talent de naturaliste de ces hommes nous étonnent lorsqu'on se penche sur leurs écrits. Avaient-ils franchi eux-mêmes la surface de la mer pour mieux l'observer ? Cela est douteux, encore que rien ne permette de l'affirmer, car la plongée dans l'Antiquité grecque et, plus tard, dans l'Antiquité romaine était réservée à une corporation fermée qui avait ses règles, ses habitudes, ses rites plus ou moins initiatiques et des hommes au sommet de l'échelle sociale comme Aristote ou Pline n'auraient sans doute pas eu l'idée de se commettre en transgressant le système de castes dans lequel ils vivaient. Mais rien ne les empêchait, pour satisfaire leur curiosité, de mener des enquêtes poussées auprès de ceux qui avaient accès aux profondeurs de la mer. Cette curiosité a été fatale à Pline d'ailleurs, sur le bâtiment qu'il avait affrété pour observer de près, de trop près apparemment, l'éruption du Vésuve, en 79 après J.-C. ; il fut asphyxié sous la pluie de ses cendres...

Ce travail de reporter, ne pouvaient-ils pas tout simplement l'exercer sur le marché aux poissons et décrire à loisir les animaux que les pêcheurs exposaient sur leurs étalages ? C'est après tout la méthode qui était couramment pratiquée jusqu'au début de notre siècle par les biologistes marins. Cela n'expliquerait pas les précisions apportées dans la description des espèces vivant dans leur milieu. On dirait aujourd'hui qu'ils avaient des idées assez claires sur l'écologie et l'éthologie des animaux marins. Au risque d'être blasphématoire, on peut reconnaître que si Victor Hugo et Jules Verne étaient allés aux sources avec autant de soin ils auraient écrit moins de sottises sur le milieu marin...



*Terre cuite à motifs incisés représentant la mer et un bateau, provenant de l'île grecque de Syros. Art cycladique, vers 2300 av. J.-C.*



*Amour chevauchant un monstre marin. Détail d'une mosaïque d'une chambre privée. Villa romaine du Casale, Piazza amerina.*

Des exemples montrant ce que devaient aux plongeurs les esprits curieux de l'Antiquité, en voici : d'abord, les nombreuses fresques et mosaïques, en particulier celles de Pompéi, qui représentent avec précision et acuité dans le choix des couleurs des scènes de la vie sous-marine. On y retrouve un très grand nombre d'espèces connues en Méditerranée et des paysages de rochers, de fonds couverts d'éponges qui nous sont aujourd'hui familiers.

Plus extraordinaire encore : les fouilles menées en Crète à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ont permis d'exhumer des murs de palais décorés de fresques aux couleurs encore fraîches représentant des scènes sous-marines étonnantes de vie. Elles ont été peintes entre 2000 et 1500 ans avant J.-C.

Il est hors de doute qu'en ces temps très anciens les hommes allaient fréquemment sous la mer.

Et puis, il y a les textes de l'époque grecque et romaine : Oppien dans son traité sur l'halieutique décrit, avec un luxe de détails et un goût de l'exagération évident, les rencontres presque toujours fâcheuses que le plongeur (en particulier le plongeur d'éponges) risque de faire sous la mer. L'exagération, notons-le, ne vient peut-être pas du chroniqueur mais des plongeurs eux-mêmes qui déjà à cette époque avaient la langue au moins aussi agile qu'Ulysse. Pline, encore lui, est sans doute à l'origine d'une légende qui est toujours vivace dans le monde arabe, en Afrique du Nord et en mer Rouge. Il raconte la diabolique manière dont la raie Manta, la noire pastenague, s'approche du malheureux plongeur, le surplombe de son vol immobile, se laisse glisser sur lui comme un oiseau de proie et l'écrase de sa masse sur le fond de la mer. On peut difficilement reprocher à Pline d'avoir écrit ce que tant de gens croient encore aujourd'hui, dur comme fer ! Il est parfaitement véridique, en revanche, lorsqu'il décrit la méthode qui évitera au plongeur d'être dévoré par un requin et qu'on a redécouverte il y a à peine trente ans lorsque l'usage du scaphandre autonome a commencé à se répandre : ne pas fuir et faire face au squal, en se montrant aussi résolu et agressif que possible. Aélien est plus précis encore dans son traité *De natura animalium*. Il dit que les requins sont attirés par des chairs blanches flottant entre deux eaux et que les plongeurs, sachant cela, ont l'habitude de se noircir les mains et les pieds « pour éviter de les perdre »...

## *Des plongeurs guerriers*

Les plongeurs antiques n'allaient pas sous la mer uniquement pour satisfaire leur propre curiosité ou bien celle d'hommes de science. Pour l'essentiel, leur motivation était guerrière ou commerciale. En quoi pouvaient-ils être des auxiliaires dans le dispositif guerrier ? Il suffit de regarder la carte de la Méditerranée orientale et de relire l'histoire des conflits pour le comprendre.

Au-delà de ces cultures antiques, qui ont duré des siècles et qui ont eu des spécificités géopolitiques différentes, on note des traits communs permanents : extrême morcellement des États souverains (parfois des États-cités), difficulté des communications terrestres, importance du commerce par voie maritime et, en conséquence, extrême attention portée par les uns et les autres à la sécurité des grands axes de communication par mer, donc rôle primordial joué par les marines.

Tant qu'on n'est pas confronté aux chiffres, on imagine mal ce qu'ont été à partir du IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C. les flottes en présence. Sur le théâtre d'opérations de Sicile, la bataille navale de Catane en 397 avant J.-C. opposa cent quatre-vingts navires de combat du côté de Syracuse à cinq cents navires dont environ cent quatre-vingts de combat du côté carthaginois. Dans cette bataille, Syracuse a perdu la moitié des forces engagées, soit environ quatre-vingt-dix bâtiments. Les pertes du côté carthaginois ne sont pas connues. La même année, pendant le siège de Syracuse c'est quatre cent quatre-vingts bâtiments, galères, trirèmes, pentères, quinquerèmes, qui se sont affrontés.

Un siècle plus tard dans le détroit de Messine un combat opposa Pyrrhus et ses alliés grecs à Carthage et Rome. Deux cent quarante bâtiments participèrent au combat. Carthage et Rome l'emportèrent sur Pyrrhus qui eut soixante navires coulés.

Dernier exemple significatif, car il serait fastidieux d'énumérer toutes les batailles navales dont le fracas et la fureur remplissent l'histoire de l'Antiquité, la bataille d'Ecnomus, au large de la Sicile, entre Rome et Carthage : six cent quatre-vingts navires engagés dont un certain nombre de sexarèmes et septarèmes à six et sept bancs de rameurs. Trois cent mille hommes ont participé à la bataille. Du côté romain, la composition des équipages est connue : dix mille rameurs, quarante mille légionnaires. Paradoxalement, ce choc de titans a entraîné des pertes relativement faibles : vingt-quatre navires coulés du côté romain, trente-quatre du côté de Carthage et soixante capturés. On ne dispose pas d'informations sur les pertes en vies



*Galère phénicienne,  
statère en argent,  
cité de Sidon  
(Phénicie), vers 375  
av. J.-C.*

humaines. En revanche, on a une idée des ravages qu'une tempête pouvait occasionner: en 255 avant J.-C. une flotte romaine de trois cent soixante-quatre bâtiments croisait au large de Camassina à la bordure sud-ouest de la Sicile. Un ouragan envoya par le fond deux cent quatre-vingt-quatre navires et soixante-quinze mille hommes périrent. Cette énumération n'a pour objet que de montrer la puissance des forces en présence et leur importance dans les stratégies de l'époque.



*Bas-relief sur lequel est représentée une trière avec six rameurs visibles. Grèce, V<sup>e</sup> siècle av. J.-C.*

Les forces maritimes étaient au moins aussi importantes sur le théâtre méditerranéen que les armées terrestres, d'où le soin apporté aux techniques de construction navale qui de progrès en progrès avaient fini par conférer aux bâtiments de combat une redoutable efficacité en mer. Notons qu'une quinquerème était un bâtiment de cinquante mètres de long, de dix mètres de large, qu'elle portait trois cents rameurs et cent vingt hommes de guerre sur le pont. En outre, elle était dotée pour la

navigation courante d'une voile trapézoïdale. Au combat, tous rameurs en action, un bâtiment de ce type pouvait atteindre dix-huit nœuds, ce qui est considérable. Ces navires étaient de terribles machines de guerre hérissées de catapultes, l'artillerie de l'époque, d'armes de poing maniées par la troupe, les fusiliers marins d'alors, et dotées d'un rostre de bronze effilé qui servait au choc frontal, dévastateur lorsque le bâtiment était lancé à pleine vitesse. Pour les détruire, but de tout combat naval, il fallait leur opposer, selon l'éternelle dialectique de l'arme et du bouclier, un navire équivalent, sinon ils étaient invulnérables. C'est la logique de la guerre.

Or, cette logique péchait sur un point : ces superbes et puissants bâtiments qui ne pouvaient être efficacement combattus que par leurs homologues devenaient très vulnérables hors du combat, lorsqu'en particulier ils étaient à l'ancre à proximité d'une côte. Et cela leur arrivait souvent, pour des raisons bien simples : leur voilure et leurs formes ne leur permettaient pas d'autres allures que le vent arrière ou le grand large. Lorsque les vents étaient défavorables, à moins d'épuiser leurs rameurs, ils étaient contraints de jeter l'ancre. En fait ce n'étaient pas réellement des bâtiments de haute mer. Ils étaient faits pour le choc violent et rapide d'un affrontement, le plus souvent près de la terre, car les opérations auxquelles ils participaient étaient ce que nous appellerions aujourd'hui des opérations amphibies, des successions de débarquements, de sièges de ports, de transport de troupes, de rembarquements. Ce que nous raconte Thucydide dans sa célèbre *Guerre du Péloponnèse*, que beaucoup considèrent, avec la *Guerre des Gaules* de Jules César, comme un des grands livres de l'histoire de l'humanité, ce n'est que cela : une longue suite d'opérations amphibies, un tumulte guerrier qui se fond dans le tumulte de la mer. Les navires étaient donc au mouillage la plus grande partie du temps ; comme la Méditerranée est en général une mer profonde jusqu'aux abords des côtes, les bateaux devaient jeter leurs ancres à toucher le rivage. Sinon, faites de bois, jointes de plomb, elles étaient trop légères pour tenir au fond.

Ces bateaux puissamment armés devenaient soudain très vulnérables. Leur sécurité était liée à la solidité de leur ligne d'ancrage. Que celle-ci vienne à se rompre sous les effets du courant ou du vent et, en quelques instants, avant que les rameurs n'aient le temps de réagir, le navire dérivait vers la côte où il venait s'empaler sur les rochers. Dans le cas le plus favorable, si le vent soufflait de terre, il se retrouvait en mer, sou-

mis aux effets dévastateurs des vagues. Il survivait ou il sombrait, mais dans tous les cas, de tels accidents ne manquaient pas de jeter le désarroi, et parfois la panique, dans une escadre dont la cohésion et l'effet de masse étaient ainsi singulièrement amoindris.

On comprend combien il était tentant pour le parti adverse de profiter de la vulnérabilité passagère de la flotte ennemie, assiégeante ou en attente du combat, et d'attaquer au point le plus faible du dispositif — règle immuable de l'art militaire. Ce point faible était l'ancrage des navires immobilisés à un jet de pierre à peine de la côte. C'est alors qu'intervenaient les plongeurs ou nageurs de combat.

Philon, écrivain militaire de l'école d'Alexandrie, définit en ces termes les conditions d'emploi de ce corps de combattants d'élite, les *urinatores*: « Pendant la nuit, et quand la mer sera houleuse, il faudra envoyer des plongeurs pour couper les cordages d'ancre des navires qui sont au mouillage et percer leur coque. C'est le meilleur moyen d'empêcher l'ennemi de rester en station devant la ville. » Et Philon prévoyait même la parade : « Pour qu'on ne perce pas les navires il faut surveiller les plongeurs ennemis en plaçant des gardes sur tout le pourtour du bâtiment et faire flotter, autour de la coque, des madriers garnis de tridents du côté de l'extérieur. » C'est à peu près mot pour mot la consigne qu'aujourd'hui, deux mille ans plus tard, on trouve dans les manuels des marines militaires !

Ces *urinatores* étaient constitués en unités organisées. En temps de paix ils embarquaient sur les navires et ils se voyaient chargés de la surveillance des lignes de mouillage et de l'entretien des carènes. En temps de guerre ils avaient pour mission d'attaquer à mains nues, tels des David affrontant des Goliath, les bâtiments ennemis lorsque les conditions étaient favorables. Leurs hauts faits sont relatés par Homère, Aristote qui décrit leurs équipements, Hérodote, Tite-Live, Pline, Pausanias, entre autres.

### *Cyana la belle plongeuse*

Les exploits de Scyllias et de sa fille Cyana ont traversé les siècles. Pendant les guerres Médiques, en 480 avant J.-C., la flotte du roi de Perse, Xerxès, assaillie par une violente tempête, avait été forcée de mouiller à toucher les pentes du mont Pélion, en Thessalie. Scyllias et Cyana, enrôlés de force chez les Perses, nous raconte Pausanias (au II<sup>e</sup> siècle après J.-C.), « voyant la flotte de Xerxès battue par une horrible tempête, sous le mont



*Cyana attaque la  
flotte de Xerxès.  
Illustration du  
Monde submergé.*

Pélion, se jetèrent à la mer et ayant arraché les ancres des galères de Xerxès lui causèrent ainsi une perte infinie». Et pour rassurer ses contemporains sur les risques encourus par la jeune Cyana, Pausanias ajoute : « En passant, on prétend que les filles peuvent plonger dans la mer sans que leur virginité en souffre. » Précision intéressante assurément. En récompense de cet exploit, les statues des deux plongeurs furent édifiées dans le temple de Delphes, et lorsque plus tard Néron mit Delphes à sac, il emporta dans son butin la statue de la jeune fille. On dit que cette statue, ou du moins sa copie, serait celle que l'on a appelée, lors de sa découverte à Rome en 1874, la Vénus de l'Esquilin.

Cette belle histoire de Scyllias et Cyana est celle que raconte Pausanias. Hérodote, qui était presque contemporain du naufrage de la flotte de Xerxès, a une autre version. D'après lui, l'artisan du désastre serait bel et bien la tempête qui aurait drossé les navires à la côte. Scyllias et Cyana, déjà connus pour leurs capacités subaquatiques, auraient été requis par les Perses pour plonger sur les épaves et remonter à la surface les

richesses qu'elles contenaient. Ils auraient réussi et auraient eu l'astuce, en bons disciples d'Ulysse qui avait de l'honnêteté une conception très personnelle, de se réserver une large part des trésors récupérés. On peut supposer que les Perses propriétaires légaux du butin ne furent pas satisfaits de l'opération. Menacèrent-ils Scyllias ? On l'ignore. Quoi qu'il en soit, ce dernier, accompagné de Cyana, prit le large et décida de rejoindre les rangs de ses frères de sang, les Grecs. Ils plongèrent et nagèrent sous l'eau quatre-vingts stades, soit à peu près huit milles nautiques, jusqu'au cap d'Artémision dans l'île d'Eubée. Hérodote, qui ne s'en laissait pas conter, ajoute : « À mon avis c'est en barque qu'ils gagnèrent Artémision... »

*Les  
hommes-  
grenouilles  
de Syracuse  
et Tyr*

Plus tard, pendant la guerre du Péloponnèse, les Athéniens étaient venus mettre le siège par voie de mer devant Syracuse. Les défenseurs avaient à la hâte hérissé les accès au port de gros pieux qui formaient une sorte d'estacade pour barrer la route aux trières. Les Athéniens envoyèrent leurs plongeurs scier à la base les piliers de bois et, de relève en relève, ils y réussirent. Leurs efforts ne furent pas récompensés car, alors que Syracuse allait succomber, une intervention inopinée des Lacédémoniens sauva la ville, et la flotte grecque dut faire retraite.

Tous les bons auteurs font état de l'intense activité sous-marine qu'a suscitée le siège de Tyr par Alexandre en 332 avant J.-C. Les défenseurs de la citadelle avaient accumulé dans la mer au pied des murailles de la cité de gros enrochements destinés à empêcher l'accostage des navires d'Alexandre qui transportaient les engins de siège, catapultes, tortues, béliers, etc. Alexandre envoya de gros chalands équipés de lignes de levage pour saisir les blocs de rochers, que des plongeurs élinguaient sur le fond, et les déplacer vers le large. En même temps il construisait une digue pour relier la ville assiégée à la terre ferme. Face aux efforts des Macédoniens, les défenseurs de Tyr ne restaient pas inactifs. Ils envoyèrent leurs plongeurs phéniciens défaire pendant la nuit ce que les Macédoniens avaient bâti pendant la journée. À l'aide de longs crochets et de cordes, ils déblayaient troncs d'arbres et pierres. La houle se chargeait de démolir le reste et au jour tout était à refaire. D'autres plongeurs phéniciens à la solde des assiégés s'attaquèrent aux chalands et navires d'Alexandre, et tranchèrent leurs lignes de mouillage. Certains bâtiments furent per-

du, mais Alexandre trouva la bonne parade : il fit remplacer les aussières de chanvre des ancrages par des chaînes, et les couteaux des plongeurs devinrent inopérants. Flavius Arien qui racontait cette histoire au II<sup>e</sup> siècle après J.-C., soit cinq siècles après l'événement, ne nous dit pas si ces courageux plongeurs trouvèrent à leur tour une contre-mesure adéquate.

*Un exploit  
sous-marin au  
siège de  
Byzance*

Il existe bien d'autres anecdotes, et qui sont des événements historiques, décrivant les faits d'armes des *kolyamboï*, les plongeurs grecs, ou des *urinatores* romains — en réalité le plus souvent des Phéniciens qui s'étaient fait une spécialité des opérations sous-marines et qui se louaient aux belligérants.

Nous nous bornerons à une dernière action guerrière qui ne fut pas sans originalité. Elle est racontée par Dion Cassius. Septime Sévère venait d'être élevé à la dignité impériale, après l'assassinat du vertueux Pertinax qui n'avait régné que quelques mois, et il avait, sans tarder, engagé une guerre contre l'un de ses compétiteurs, Niger, proconsul de Syrie. En 194 de notre ère, il mit le siège devant Byzance. Ses trirèmes étaient à l'ancre devant les remparts de la ville, hors de portée des flèches et des catapultes des assiégés. Le blocus était total et Byzance semblait irrémédiablement condamné. Une action des *urinatores* fut envisagée, solution de la dernière chance, mais le chef des plongeurs byzantins fit une remarque pertinente : l'approche des navires ennemis était certes relativement facile, compte tenu de leur proximité de la côte, pour des hommes aussi bien entraînés que les siens, et il s'estimait capable de garantir le cisailage des lignes d'ancres ; mais à quoi servirait cette opération avec le beau temps et le calme plat qui régnaient depuis déjà plusieurs semaines sur le Bosphore ? Les trirèmes dériveraient quelques heures à peine dans le courant et après avoir changé leurs ancres elles reviendraient sans accroc majeur reprendre leur poste de chien de garde devant la ville. L'esprit byzantin, si enclin fût-il à discuter du sexe des anges, avait néanmoins des ressources de bon sens et quelqu'un, on ne sait qui, trouva la solution au problème posé en s'inspirant sans doute — et par anticipation ! — de la citation du Coran selon laquelle Mahomet ayant intimé l'ordre à la montagne de venir jusqu'à lui et celle-ci n'ayant pas bougé d'un pouce, le prophète conclut avec pertinence : « C'est moi dans ce cas qui irai à la montagne... » Si les trirèmes de Septime Sévère ne venaient pas à la côte poussées par le vent, eh bien

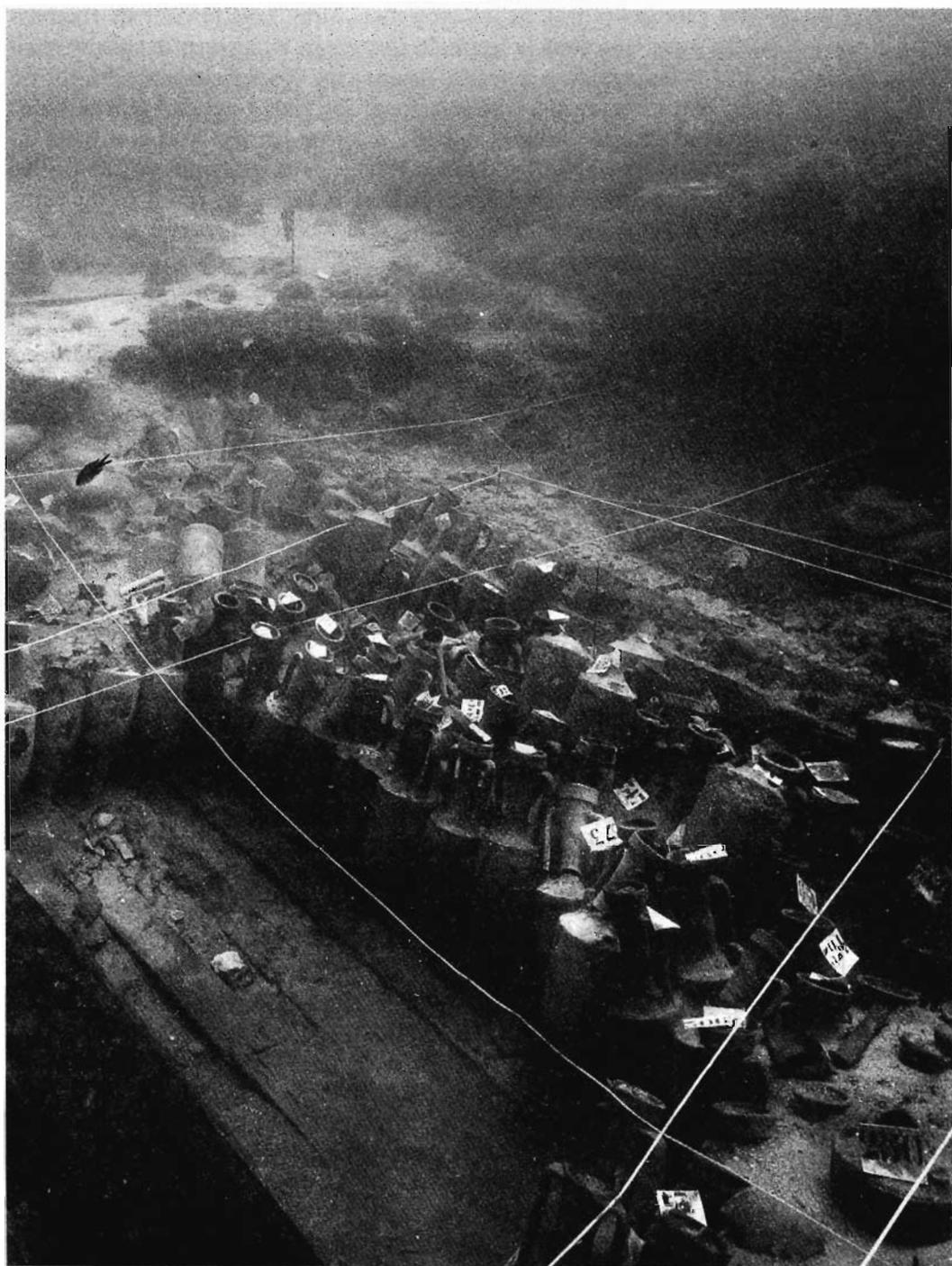
les plongeurs iraient les chercher... Pendant la nuit ils fixèrent des aussières sous la ligne de flottaison à hauteur du gouvernail et les ramenèrent à terre. Avant que les marins impériaux ne soient revenus de leur surprise, ils virent leurs navires halés vers la côte par les assiégés hilares sous les applaudissements de la foule, et l'historien Dion Cassius nota : « Aussi voyait-on les vaisseaux progresser tout seuls sans l'aide de rame ni de vent. En sorte, ajoute l'historien, que « ces bâtiments semblaient désertier d'eux-mêmes la flotte de l'empereur ».

Cette brillante opération ne sauva malheureusement pas Byzance qui pressé par la famine finit par ouvrir ses portes. La garnison fut passée au fil de l'épée, ce qui était à l'époque dans la logique des événements. Priscus, ingénieur de son état, et responsable de la défense de la ville, fut épargné par Septime Sévère en reconnaissance des talents qu'il avait déployés pendant le siège. On aimerait croire que l'épisode de l'enlèvement des vaisseaux de la flotte impériale n'est pas étranger à sa survie.

*Relevage de  
cargaisons de  
galères*

Voilà pour la guerre. Détruire des navires ou des fortifications ennemies n'était pas, loin de là, la seule utilisation des plongeurs de l'Antiquité. Ils plongeaient aussi par appât du gain, d'abord pour ramener à la surface des cargaisons précieuses contenues dans les épaves. Des naufrages, Dieu sait s'il y en eut : navires coulés pendant les batailles évidemment, mais aussi en navigation courante. Les routes commerciales suivaient assez largement les côtes, dans toute la mesure du possible du moins, en profitant des vents portants. Dès qu'il y avait saute de vent — et en Méditerranée cela est fréquent, parfois d'une heure à l'autre —, les galères lourdement chargées risquaient d'être en difficulté si elles ne trouvaient pas dans les parages un point de mouillage abrité. Le passage des caps devenait dramatique par vent contraire. Le creux des vagues, qui se forment très vite, dépassait le franc-bord, le navire embarquait de l'eau, la rame ne suffisait plus à le maintenir face à la lame, et c'était le naufrage, souvent précédé d'un choc dévastateur sur les rochers.

Pour se convaincre de ce qui pourrait n'apparaître que supposition gratuite, il suffit de nos jours de plonger aux abords des pointes rocheuses entre l'Asie Mineure et l'Espagne, côtes africaines comprises, et d'ouvrir l'œil avec soin. Il n'y a pas un



*Épave romaine en cours d'études archéologiques en Méditerranée.*

cap, pas un seul, qui ne soit peu ou prou jonché de débris d'épaves datant de cette époque et matérialisées par des amphores, ou des tessons d'amphores, qui étaient les caisses d'emballage ou les tonneaux d'alors. Ces naufrages donnaient lieu, lorsque l'épave était accessible, en gros à moins de quarante mètres de profondeur, à des opérations de relevage de cargaisons. Elles échouaient ou elles réussissaient, mais les plongeurs ne chômaient pas. Notons au passage que les dangers de la navigation, qu'elle soit de guerre ou de commerce, favorisaient l'essor de la construction navale, activité prospère et bien structurée. Une anecdote souligne ce dynamisme. En 262 avant J.-C., pendant la guerre qui opposait Rome et Carthage, une quinquerème carthaginoise vint malencontreusement s'échouer sur une plage de Sicile. Les Grecs la capturèrent, l'examinèrent et se rendirent rapidement compte qu'elle présentait des caractéristiques techniques si intéressantes, si neuves qu'elle surclassait ses homologues alors en service. Ils mirent immédiatement sur pied une chaîne de fabrication, au sens où nous l'entendons aujourd'hui, avec ce que cela représente d'organisation du travail, de souci de productivité, de standardisation des composants et en soixante jours ils réussirent à sortir de cette fabrique improvisée vingt trirèmes et cent quinquerèmes neuves du même type<sup>1</sup>...

L'activité des plongeurs dans la récupération des cargaisons était si courante qu'elle avait été codifiée par un texte promulgué au III<sup>e</sup> siècle avant J.-C. sous le nom de loi de Rhodes. Il stipulait, entre autres dispositions, que « celui qui a tiré de l'or ou de l'argent, ou autre chose, à huit coudées<sup>2</sup> sous l'eau, en aura le tiers. S'il tire des objets de quinze coudées il en aura la moitié, à cause du danger de cette profondeur, mais ce que la mer jette près de terre et que l'on trouve à une coudée sous l'eau ne vaudra à son sauveteur qu'un dixième de sa valeur ».

*Plongée  
alimentaire  
dans  
l'Antiquité*

La plongée avait aussi un but alimentaire, mais il était moins affirmé dans la Méditerranée ancienne que dans les pays d'Extrême-Orient, le Japon, la Chine, la Corée.

Le Japon et la Corée offrent deux exemples singuliers de la permanence de la « plongée nue » depuis au moins deux millé-

1. D'après Polybius dans son *Histoire universelle* (vol. 1). Notons que Polybius était connu pour son goût de l'exagération !

2. Environ quatre mètres.

naires. Entre les *amahs* japonaises d'aujourd'hui et leurs lointaines ancêtres on note peu de différences de méthode et de comportement. Elles constituent aujourd'hui comme hier un groupe quasi-religieux, avec ses rites qui ont résisté au temps. Elles plongent et ramassent sur le fond des coquillages et les algues dont elles nourrissent leur famille et qu'elles vendent sur le marché. Elles plongent traditionnellement le torse nu, d'où leur appellation d'« *amahs* aux seins nus ». Leur région d'enracinement est située à une centaine de kilomètres au nord de Tokyo. Il serait peu conforme à la vérité de voir en ces femmes des émanations gracieuses des naïades de la mythologie, comme on les représentait dans la peinture du XVIII<sup>e</sup> siècle, et à plus forte raison comme d'aimables sirènes modernes des clubs de vacances. Ce sont des travailleuses de la mer, des vraies. Elles plongent quatre ou cinq heures par jour dans une eau généralement froide, souvent sans visibilité car troublée par les rejets des rivières, jusqu'à quinze à vingt mètres de profondeur. Leur morphologie s'est adaptée à ce type de travail. Elles sont athlétiques et leur corps a ce qu'on appelle pudiquement l'« enrobement du nageur », ce qui est une façon polie de décrire une femme dont la beauté obéit à des canons qui ne sont pas ceux d'un mannequin de chez Christian Dior. En bref, elles sont grassouillettes.

On trouve là sans doute la réponse à la question si souvent posée : pourquoi la plongée à but alimentaire est-elle presque exclusivement confiée depuis deux millénaires à des femmes au Japon et en Corée ? Parce que l'ennemi numéro un du plongeur est le froid et que, vêtement protecteur ou non, la meilleure défense contre le froid est d'avoir une confortable couche de graisse sous la peau. Enfin, parce que chez la femme l'accumulation et la répartition des graisses sous-cutanées se font mieux, on pourrait même dire plus harmonieusement, que chez l'homme ! On peut aussi prendre en compte la vieille et tenace légende, encore vivace de nos jours, selon laquelle les plongeurs ne seraient capables d'engendrer que des filles ! Les anciens allaient plus loin dans l'explication physiologique, ils pensaient que cette particularité était due au froid et à la pression appliquée sur les testicules...

On plongeait aussi pour la quête des bijoux de la mer. Le corail rouge jouissait de la plus extrême faveur et sa pêche a été une activité florissante au cours des âges. Génération après génération, des *urinators* sont descendus, lestés d'une lourde pierre, les poumons gonflés d'air au départ, puis écrasés à la



*Pieuvre, tétradrachme en argent, cité grecque d'Erétrie (Eubée), vers 525-515 av. J.-C.*



*Crabe, poisson et coquille, tétradrachme en argent, cité grecque d'Acragas (Sicile) vers 420 av. J.-C.*

limite de la souffrance, les yeux brûlés par le sel, pour cueillir de leurs mains crevassées sous les surplombs rocheux, dans les sombres cavernes, les petits arbustes aux couleurs de sang qui tapissaient leurs parois. La précieuse cargaison était mise à sécher au soleil sur le pont du bateau, où elle perdait provisoirement son éclat, et ramenée au port d'où elle partait vers les échoppes des joailliers qui la taillaient, la polissaient, la sculptaient en figurines, la sertissaient d'or ou d'argent. Lorsque, aujourd'hui, dans la vitrine d'un musée, on trouve par hasard nichés dans la parure ou les objets familiers d'une patricienne, souvent d'une courtisane, les petits grains rouges que les siècles ont à peine ternis, on est excusable de ressentir une certaine émotion. Ce n'est pas pour rien que le corail a la couleur du sang ; sa récolte a coûté beaucoup de vies humaines, beaucoup de souffrance, mais aussi de passion.

Les *urinatores* plongeaient aussi à la recherche des grandes nacres, plantées droites sur les fonds sableux, comme des éventails de cour brandis par d'invisibles dames. Ils en mangeaient cru le gros muscle blanc au goût douceâtre de noisette, à la pointe de leur couteau, dès le retour en surface. Ensuite ils tranchaient avec soin la touffe brune de byssus dont les fils imputrescibles servirent à tisser les robes d'apparat des prêtres phéniciens. À Carthage, on portait en collier les « pierres de lune ». Ainsi appelait-on les otolithes nacrées extraites de la tête de certains poissons dont elles constituent l'organe d'équilibre. Celles des corbs sont les plus belles et les mieux dessinées avec un croissant en surimpression et une couleur laiteuse qui évoquent l'astre de la nuit. Elles étaient les plus recherchées mais il est probable que le filet ou la ligne du pêcheur plus que le harpon du plongeur servaient à les capturer.

La plupart des coquillages étaient pourchassés par les disciples de Glaucos, les uns pour leur parure, les autres, comme les conques et les murex, pour leur utilité. Les conques, aux sonorités sauvages, étaient les trompes pacifiques des temps anciens. Les bergers en sonnaient le soir dans les montagnes pour appeler leurs troupeaux et les marins les utilisaient pour signaler la position de leurs bateaux. Du murex on tirait la pourpre qui servait à teindre les tuniques.

Il y avait aussi la cueillette des éponges, archétype de l'activité des plongeurs, qui à travers les siècles et jusqu'à nos jours a été maintes fois décrite.

Enfin, les perles. Mais cela ne concerne pas le monde méditerranéen, à l'exception des perles d'eau douce extraites des



*Plongeur (Urinator piscatura unionum destinatu), gravure de Montalegre extraite de l'ouvrage de Bernard Valentini, Museum Museorum, Francfort, 1704.*



*Pêcheurs de perles, gravure de Montalegre illustrant l'ouvrage de Bernard Valentini.*

grosses moules qu'on trouvait en grappes à l'embouchure des rivières, le Rhône en particulier. Leur valeur marchande n'était en rien comparable à celles des perles orientales récoltées de la mer Rouge à la mer de Chine. On retrouve trace en Chine de l'extraction d'huîtres perlières au II<sup>e</sup> millénaire avant J.-C. et leurs coquilles polies étaient utilisées comme élément décoratif à Thèbes en Égypte trois mille deux cents ans avant J.-C. On sait également que la plongée perlière était active sur les côtes indiennes deux millénaires avant J.-C. et en particulier dans le golfe du Bengale et autour de l'île de Ceylan. On retrouve de la nacre dans les bijoux et parures princières de ces époques très reculées.



Métier terrible que celui de pêcheur de perles. Aux dangers de la plongée elle-même liés aux profondeurs fréquentées (jusqu'à quarante mètres), aux infections des oreilles et des sinus, s'ajoutaient ceux des requins. Dans une certaine mesure les plongeurs d'éponges étaient astreints au même genre de vie, mais ils descendaient en général à moins grande profondeur, encore qu'il leur arrivât parfois d'atteindre les fonds de quarante mètres également.

*Cagoules et  
bottes de cuir.*

Comment plongeait-ils, ces hommes de l'époque antique ?

La réponse est simple. Ils plongeaient nus et la seule réserve d'air qu'ils emportaient depuis la surface était celle de leurs poumons, qui leur permettait au mieux de rester immergés entre deux et trois minutes, mais il est vraisemblable qu'en moyenne la durée de leur séjour sous l'eau était plus courte. À ce sujet, une légende tenace vaut d'être racontée. Aristote<sup>1</sup> nous dit que les plongeurs d'éponges s'introduisaient dans la bouche avant de sauter à la mer une éponge imbibée d'huile d'olive. Mas'oudi<sup>2</sup>, un écrivain musulman du Moyen Âge, ajoute qu'ils se protégeaient également les oreilles de la même manière. Et au XIX<sup>e</sup> siècle, on retrouve les mêmes prescriptions, dans le golfe Persique, pour les plongeurs de perles. Cette habitude est donc attestée. Tout au long des siècles elle a bien été pratiquée. Les historiens ne nous fournissent pas d'explication convaincante.

Pour les uns, la croyance initiale était que l'éponge imbibée d'huile et introduite dans la bouche renfermait dans les alvéoles une petite quantité d'air qui pourrait être une ultime ressource respiratoire en fin de plongée. C'est ce que laisse entendre Aristote sans le dire clairement. Mais déjà au XVIII<sup>e</sup> siècle, Edmund Halley<sup>3</sup> réfutait cette théorie. Il avait évidemment raison. À quoi dans ce cas aurait servi l'éponge recouvrant les oreilles ? L'explication vient peut-être des textes arabes qui précisent que l'huile s'échappant goutte à goutte de la bouche et des oreilles du plongeur remontait en surface où elle s'épandait en fine pellicule, cassait la houle et permettait une meilleure pénétration des rayons du soleil jusqu'à l'homme

1. *Les Problèmes*, XXII, 10.

2. Dans ses *Prairies d'or*. Cité par le Pr Corriol.

3. « The Art of Living Underwater », communication à la Royal Society.



*Plongeur en armes.  
Gravure sur bois,  
extraite du De re  
militari de Végèce.*

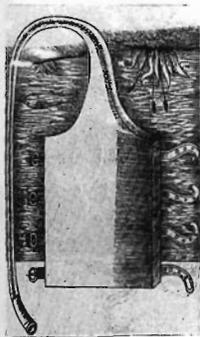


*Plongeur muni  
d'une outre d'air  
pour respirer sous  
l'eau. Gravure  
extraite de Végèce,  
De re militari,  
Paris, 1532.*

qui peinait sur le fond. « Les plongeurs expirent une faible partie de l'huile lorsqu'ils sont au fond de la mer, ce qui les éclaire comme une lumière », écrit Mas'oudi. Le Pr Chouteau va dans ce sens lorsqu'il écrit : « L'indice de réfraction se trouvait ainsi modifié au passage de l'huile devant les yeux, assurant la vision sous-marine, comme nos masques actuels. » Une troisième explication repose peut-être sur une constatation de médecine empirique. Les plongeurs anciens, comme ceux d'aujourd'hui, étaient certainement sujets à des infections douloureuses des sinus et des canaux auditifs. L'introduction d'huile d'olive, vantée depuis toujours à tort ou à raison pour ses vertus thérapeutiques, à l'intérieur du système nez-gorge-oreilles, pouvait être considérée comme bénéfique. Les anciens ne connaissaient pas la notion de pression, encore qu'Archimède dans sa baignoire l'ait effleurée, mais ils ne pouvaient ignorer les douleurs ressenties par les plongeurs dans leurs oreilles, au fur et à mesure de la descente, allant même jusqu'à la rupture des tympanes. Aristote s'est interrogé sur ce point<sup>1</sup> : « Pourquoi les oreilles des plongeurs éclatent-elles sous la mer ? Est-ce à cause du souffle retenu qui se détend ? Est-ce parce qu'une matière est plus facilement brisée au contact d'un corps dur qu'à celui d'un corps mou ? Les oreilles crèvent peut-être en entrant au contact de l'eau, plus dure que l'air. » Il ne fournit pas de réponse mais on sait par ailleurs que les plongeurs de perles et d'éponges se faisaient délibérément percer le tympan pour ne plus souffrir des effets de la pression. Cette habitude s'est prolongée jusqu'au début du <sup>xx</sup>e siècle. Ce qu'ils gagnaient en confort instantané, ils le perdaient en douleurs dues aux infections chroniques. On en revient alors au rôle possible de l'huile d'olive.

Le rêve de tout plongeur est de pouvoir rester immergé le plus longtemps possible. Si l'on ne se contente pas de l'air emmagasiné dans les poumons, il n'y a que deux solutions pour accroître son autonomie dans le royaume de la mer, soit prélever de l'air en surface au moyen d'un tuyau, soit emmener avec soi une réserve dans un récipient. Le problème ne se pose pas différemment aujourd'hui. La solution du tuyau a été évoquée par Aristote. Le premier, il décrit l'inhalateur utilisé par les plongeurs antiques, simple tube qui leur permettait de

1. *Les Problèmes*, XXII, 2 à 5. Cité par le Pr Corriol.



*Plastron pneumatique en cuir servant de réserve d'air pour plongeur. Gravure extraite du De re militari de Végèce.*

respirer avec la tête sous la surface de l'eau « de même que la nature a donné une trompe aux éléphants pour qu'ils en fassent un usage analogue ». On a même quelques illustrations de ces techniques. D'abord celles qui éclairent le texte de Végèce, *De re militari*, publié au IV<sup>e</sup> siècle de notre ère. Végèce décrit en détail les équipements utilisés par les combattants sous-marins : cagoules en cuir, bottes de plongée, outres servant de réserve d'air... Malheureusement, les gravures illustrant ce document n'ont été réalisées que douze siècles plus tard par un moine, et l'artiste donnant libre cours à son imagination a figuré ces guerriers aquatiques en s'inspirant quelque peu des modes du XVI<sup>e</sup> siècle. C'est ainsi qu'on voit un homme d'armes progressant hardiment sur le fond d'un lac ou d'une rivière, bouclier au poing et masse d'armes brandie !

Ensuite, et cela est beaucoup plus ancien, nous disposons d'un bas-relief assyrien datant de 900 ans avant J.-C., qui se trouve au British Museum. On y voit des soldats traversant une rivière sur un esquif, précédés par des nageurs respirant au travers d'un tube dans une outre qu'ils portent sur la poitrine. Quel bénéfice retirèrent les plongeurs de ces équipements ? Bien peu sans doute. On sait, bien sûr, qu'un tube ne permet pas de respirer à plus de quelques décimètres sous la surface de l'eau, puisque la pression empêche très vite l'expansion de la cage thoracique et que l'inhalation devient impossible. Les outres (vessies de porc, peaux de sanglier cousues ?) sont elles-mêmes écrasées par la pression dès qu'on les enfonce sous l'eau ; de toute manière, elles ne pouvaient fournir, étant donné leur faible dimension, que quelques goulées d'air supplémentaires. Il est vraisemblable que ces accessoires ne servaient pas aux plongeurs mais aux nageurs militaires qui les utilisaient en surface pour franchir des passages difficiles et obtenir une flottabilité plus grande qui compensait le poids de leurs armes. F. Braudel nous dit d'ailleurs que les Assyriens utilisaient fréquemment les outres, sur le Tigre et l'Euphrate, en assemblages plus ou moins complexes pour transporter des marchandises.



*Appareil respiratoire ; à gauche, plongeur muni de la même cagoule de cuir. Gravure extraite du De re militari de Végèce.*

Enfin il y avait les « chaudrons », les *lebetae* décrits par Aristote : « Pour que les plongeurs d'éponges puissent respirer, on leur descend dans l'eau des chaudrons remplis d'air. Ce qui est difficile car il ne faut pas les incliner, mais les maintenir verticaux, goulot vers le bas. » L'idée est acceptable. On a déjà vu qu'Alexandre, en disciple d'Aristote, l'avait expérimentée et il semble qu'elle ait été d'un usage courant. Si le chaudron



*Nageurs combattants assyriens traversant une rivière à l'aide d'une outre gonflée d'air servant de flotteur ou de réserve de respiration.*

descendu sur le fond de la mer était bien lesté et d'une contenance convenable, disons d'une centaine de litres, à vingt mètres de profondeur un plongeur pouvait venir y puiser quelques minutes d'autonomie supplémentaires.

Ces considérations sur les techniques de plongée ne sont pas passionnantes en elles-mêmes ; ce qu'il est intéressant de garder en mémoire, c'est qu'en plus de vingt siècles, environ jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle de notre ère, elles sont restées sensiblement immuables et, dans une large mesure, on peut dire que certaines de ces techniques ont survécu jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle dans tel ou tel point du globe.

*Le hareng saur  
de Cléopâtre*

En dépit de leurs faibles moyens matériels, les plongeurs anciens, en temps de guerre et en temps de paix, ont affronté les dangers de la mer avec un courage qui force l'admiration, mais ils ne s'employèrent pas toujours exclusivement à des exercices périlleux. Plutarque nous a transmis une anecdote qui conclura ce chapitre sur une note comique.

Cela se passait en Égypte aux environs de l'an 35 avant J.-C. Antoine et Cléopâtre s'aimaient, comme chacun sait, mais leur amour ne culminait plus aux cimes de la passion. Il s'était au fil des années mué en un sentiment plus paisible propre aux conjugalités bien assumées. L'un et l'autre étaient au faite de leur gloire. Toutefois, le triumvir recru d'épreuves, blasé de succès politiques et guerriers, aspirait parfois à des délassements simples d'homme du commun. Il s'était découvert un goût pour la pêche à la ligne et prenait plaisir à s'asseoir sur les bords du Nil, une gaule à la main, en compagnie de Cléopâtre qui ne le quittait pas d'une semelle, dit-on. Mais rares sont les grands hommes qui brillent dans tous les domaines ; il apparut bien vite qu'Antoine avait moins de don pour la pêche à la ligne que pour le maniement du glaive. En dépit des conseils des uns et des autres, il ne prenait pas un seul poisson. Au bout d'un certain temps, Cléopâtre que ces parties champêtres ennuyaient peut-être, et qui de toute manière n'avait pas la langue dans sa poche, lui fit des remarques acerbes et sur un ton moqueur mit en doute ses talents de pêcheur. Plutarque nous dit qu'Antoine en fut « fort dépité et marri ». Celui-ci imagina alors un stratagème qui devait sauver son amour-propre bafoué. Chaque fois qu'il jetait sa ligne, un de ses fidèles *urinatores*, caché dans les roseaux, plongeait et attachait à l'hameçon un des poissons qu'il avait achetés préalablement au marché.

La pêche d'Antoine fut plusieurs fois de suite quasi miraculeuse. Il triomphait enfin et Cléopâtre manifesta la plus vive admiration pour son habileté. Mais on n'est pas reine d'Égypte sans avoir appris à regarder autour de soi et elle ne tarda pas à découvrir la ruse d'Antoine. Elle n'en fit rien paraître et le jour suivant elle invita nombre de dignitaires de sa cour à assister aux exploits halieutiques du général romain. Tous répondirent à son appel et c'est devant un parterre de courtisans qu'Antoine jeta sa ligne une nouvelle fois.

Or, Cléopâtre avait parmi ses esclaves un habile plongeur qui lui aussi avait reçu l'ordre de se dissimuler dans les roseaux de la berge. Et avant que l'*urinator* d'Antoine ait eu le temps d'intervenir, l'homme de Cléopâtre avait déjà plongé et accroché à l'hameçon un vieux poisson séché. Stupeur et honte d'Antoine. Selon Plutarque, Cléopâtre lui dit : « Laisse-nous seigneur, à nous autres Égyptiens, habitants de Pharos et de Canobus, laisse-nous la ligne. Ce n'est pas ton métier. Ta chasse est de prendre et conquérir villes et cités, pays et royaumes. »



Antoine et  
Cléopâtre pêchent à  
la ligne. Illustration  
du Monde  
submergé.